

rait, en dernière analyse, une déplorable opération.

Cette impression est des plus erronées. Dans un grand nombre de cultures, en Angleterre, en Bessie, chez plusieurs éleveurs des États Unis et même du Canada, où l'on suit un bon système d'élevage et d'entretien, on est convaincu que les moutons donnent des profits aussi et quelquefois plus élevés que les autres espèces animales. Et remarquons bien qu'ici ce n'est pas une simple impression; que c'est au contraire une conviction arrêtée et appuyée sur les chiffres fournis par une comptabilité soignée et régulière.

Sans aller demander des renseignements chez les éleveurs des pays étrangers, jetons les yeux autour de nous, adressons-nous, par exemple, aux éleveurs des Townships de l'Est et de quelques autres parties du Canada. Tous nous diront que les moutons paient bien, qu'ils dépensent peu et qu'ils produisent abondamment; plusieurs mêmes nous diront qu'ils font plus de profits avec leurs moutons qu'avec leurs vaches laitières et leurs bœufs à l'engrais. Si nous leur parlons de l'impression générale qui considère le mouton comme l'espèce animale la moins avantageuse, ils nous répondront que cette impression n'est appuyée sur aucun fait certain et que leur expérience prouve surabondamment qu'elle est erronée.

Nous aussi nous partageons cette conviction: le mouton soumis à un bon système d'élevage, bien logé et bien nourri donne des profits nets au moins aussi élevés que les autres animaux de rente entretenus dans nos cultures.

Cependant nous reconnaissons aussi que, chez la plupart des cultivateurs, l'entretien des moutons ne donne aucun bénéfice, que les dépenses quelques faibles qu'elles soient sont toujours trop fortes et que les produits sont toujours trop faibles. Mais ce résultat si désavantageux ne doit pas être imputé au mouton; il est amené par le mauvais système d'élevage et d'entretien adopté par le cultivateur; en un mot, si, dans la plupart de nos cultures, l'entretien du mouton ne paie pas c'est la faute de l'éleveur et non pas celle de l'animal. Que l'éleveur fasse disparaître les fautes si nombreuses qu'il commet dans cette branche de son exploitation et bientôt des bénéfices relativement élevés viendront lui prouver que l'entretien du mouton est lucratif et que l'impression qu'il a possédée jusqu'à présent était fautive.

Pour rendre la tenue de cette espèce non seulement avantageuse, diverses améliorations, d'ailleurs très faciles à réaliser, doivent être introduites dans le système généralement suivi. Ainsi, il nous faut absolument perfectionner notre race comme ou du moins faire disparaître ses principaux défauts; puis la soumettre à un bon système d'élevage, la nourrir convenablement et satisfaire à tous ses besoins.

Nous ne dirons ici qu'un mot du perfectionnement du mouton canadien, les limites de cette causerie ne nous permettent pas de donner à cette importante question tous les développements nécessaires; plus tard nous lui consacrerons plus d'espace.

Nos moutons canadiens sont defectueux sous plus d'un rapport. Leur conformation extérieure est mauvaise et dénote peu d'aptitude à l'engraissement. Ils ont les côtes plates, les os volumineux, les membres grossiers, le flanc long, la poitrine étroite et resserrée. Leur laine est grossière, remplie de *poils morts* (jarres) sur les cuisses et sur d'autres parties du corps; elle est rude, raide, dépourvue d'élasticité, et le poids total de la toison est toujours très faible proportionnellement au volume du corps des animaux. En un mot, les moutons indigènes ne sont recommandables ni comme producteurs de laine, ni comme producteurs de viande.

Cette infériorité de notre race indigène diminue notablement les profits nets que nous pourrions attendre d'elle. Une amélioration profonde dans la conformation extérieure et dans les qualités de la toison ferait cesser cette infériorité et en même temps augmenterait les bénéfices de la spéculation, puisqu'elle accroîtrait le volume et la valeur commerciale des produits.

Cette amélioration est le premier pas que nous devons faire dans la tenue des moutons. Diverses méthodes de perfectionnement se présentent ici à l'éleveur. Il a devant lui la *sélection* ou l'amélioration par le choix des reproducteurs pris dans notre race canadienne elle-même; le *croisement* ou l'amélioration par le choix des reproducteurs de races étrangères; et le *métissage* ou l'amélioration par l'union des produits du croisement entre eux.

De ces trois méthodes, la meilleure est sans contredit la *sélection*; pourvu que nous puissions trouver dans la race du pays des reproducteurs possédant déjà, à un haut degré, les qualités que nous devons faire prévaloir. Cette méthode est la meilleure, parce qu'elle ne diminue en rien la rusticité et la sobriété de notre race, qu'elle n'est aucunement entravée par les influences du sol et du climat et que l'amélioration, quoique lente, marche avec la plus grande précision vers le but que l'on s'est proposé.

Le *croisement* et le *métissage*, au contraire, introduisant dans les veines de nos animaux indigènes un sang étranger et plus délicat, ôtent à nos moutons un peu de leur rusticité et de leur sobriété, les rendent plus sensibles aux rigueurs de notre climat et augmentent considérablement leurs exigences sous le rapport de l'alimentation.

Cependant, la difficulté de trouver dans la race, que nous désirons améliorer, les reproducteurs possédant les qualités requises, est si grande, notre mouton canadien est si généralement defectueux, que l'éleveur est, dans la plupart des cas, forcé de recourir au croisement et au métissage comme seuls moyens d'arriver à améliorer convenablement sa race. Dans ce cas, il peut encore obtenir un succès complet; pourvu qu'il fasse un bon choix de reproducteurs étrangers, que ces derniers ne soient pas trop délicats, ni trop exigeants, qu'ils puissent se contenter de la nourriture qui leur est offerte et qu'ils ne souffrent pas trop des intempéries de nos saisons.

Mais le travail de l'amélioration exige une patience, des connaissances spéciales et des moyens pécuniaires que ne possèdent pas tous les cultivateurs; et, si le choix des reproducteurs, l'amélioration des races, était le seul moyen de rendre l'entretien des moutons avantageux, cette partie importante de l'industrie agricole menacerait de rester encore longtemps dans l'infériorité.

Heureusement qu'il n'en est pas ainsi. Le cultivateur peut encore augmenter les profits de ses moutons par un bon système d'élevage et une bonne alimentation en toute saison, hiver comme été.

C'est dans le jeune âge surtout que les bestiaux de toute espèce doivent recevoir la nourriture la plus abondante et la plus appropriée à leurs besoins. La croissance d'un jeune animal ne doit pas souffrir le moindre arrêt; car tout arrêt dans cette croissance a les plus mauvais effets sur la taille et la conformation du sujet. Partant de ce principe, on ne doit livrer les agnelles à la reproduction que vers l'âge de dix-huit mois lorsqu'elles ont atteint à peu près leur développement complet. Les brebis trop jeunes sont considérablement affaiblies par la reproduction et surtout par la lactation; elles restent toujours petites, faibles et sont plus exposées aux maladies. Néanmoins, on ne tient aucun compte de ces